

# L'Église à la croisée des chemins

Georges N. Nahas

Le fait que la vie de l'Église ait connu depuis sa naissance des problèmes internes est normal et nous ne pouvons qu'être réalistes et accepter que ce n'est qu'à force de prières et de pénitences que l'Église poursuivra sa mission rédemptrice vis-à-vis du monde où elle est appelée à témoigner. C'est pourquoi, la lecture de l'histoire de l'Église n'est importante que dans la mesure où nous en profitons pour en tirer les leçons qui nous permettent de dépasser nos fautes et nos péchés sur le chemin de notre vie en Christ. Notre lecture de l'histoire de l'Église n'a donc de sens que si elle est faite avec modestie – « apprenez de Moi parce que Je suis doux et humble de cœur... » (Mt 11,29) – et esprit critique sur le seul fond valable, à savoir la mission de l'Église, Corps du Christ, dans le monde.

## L'Église et la réalité historique

De façon schématique, je dirais que trois événements majeurs ont jalonné l'histoire de l'Église d'Orient<sup>1</sup> (que j'appellerai « l'Église » par la suite) : Constantin et la « christianisation » de l'empire, la chute de l'Empire byzantin<sup>2</sup>, la chute de l'Empire ottoman. Le premier événement a eu pour double effet la fin d'une ère de témoignage intense et l'entrée dans une période où les empereurs

commencent à avoir un droit de regard dans les affaires de l'Église, dû principalement à la centralisation à Constantinople autour de l'Empereur de tout le pouvoir décisionnel<sup>3</sup>.

Le second événement, en mettant une fin brusque à ce que certains appellent la « symphonie entre les deux pouvoirs », mène de nouveau l'Église d'Orient à une ère de persécution, d'émigration et de soumission aux autorités civiles de la capitale du nouvel empire, en donnant plus d'autorité au patriarche de Constantinople<sup>4</sup> à cause du régime des « *millet* » établi par les ottomans<sup>5</sup>.

Notons ici qu'émerge dans cette période une singularité importante au sein de l'Église d'Orient, celle de l'Église de Russie qui vit alors une expérience tout à fait différente puisque cette Église ne tombait pas alors sous l'emprise ottomane. Il n'est peut-être pas superflu de revenir brièvement sur l'histoire de l'Église russe, car elle peut illustrer une autre expérience ecclésiale, aussi bien concernant les relations avec les autorités civiles (impériales aussi dans ce cas jusqu'en 1917), que la pensée et la créativité théologiques. N'ayant pas connu l'emprise du Patriarcat de Constantinople autant que les autres patriarcats d'Orient, l'Église russe a développé sa propre spiritualité, qui, tout en se rattachant à la Tradition orthodoxe, a eu sa sensibilité particulière notamment concernant l'anthropologie. Mais d'autre part, à partir de Pierre le Grand, l'Église russe a connu une mainmise totale du tsar concernant la prise de décision du fait de l'absence de la personne du Patriarche. Ceci n'a pas empêché la pensée orthodoxe de se développer en suscitant différentes tendances qui, malgré l'animosité de certains courants vis-à-vis de l'institution ecclésiale (et de son *establishment*), se sont nourries de l'esprit de liberté qui prévaut dans l'Église et ont permis la floraison d'une littérature qui est restée dans l'histoire de l'humanité comme une preuve tangible du génie de ce peuple.

Une autre preuve de cette atmosphère de liberté est la préparation du Concile de Moscou de 1917-1918, et les nouveautés qui ont été ainsi élaborées concernant la pensée orthodoxe, en particulier la notion de conciliarité (*sobornost*). C'est cette atmosphère qui a permis aux théologiens et aux penseurs de l'École de Paris, autour

de l'Institut Saint-Serge, d'être à la base des nouvelles approches théologiques qu'a connues l'orthodoxie au xx<sup>e</sup> siècle. Et pour clore, je dirais que c'est ce « génie » qui a permis à l'ensemble des croyants de cette Église d'affronter les persécutions du régime soviétique et qui l'aide à porter jusqu'aujourd'hui un message particulier qui enrichit la diversité dans un esprit d'unité et d'amour.

Le troisième événement enfin, en mettant fin à une centralisation qui faisait le jeu des ottomans, ouvre la voie à l'émergence de nouvelles Églises autocéphales en Europe orientale et à une émigration (principalement vers l'Europe occidentale, l'Australie et les Amériques) qui se regroupe généralement suivant l'appartenance ethnique. Cette existence « hors frontières » vis-à-vis des Églises orthodoxes déjà établies pose à l'Église de nouveaux problèmes alors qu'elle aurait pu lui ouvrir de nouveaux horizons<sup>6</sup>.

J'insiste sur le fait que cette lecture est très schématique car, sur la ligne du temps, l'espace entre le premier et le second événement est de dix siècles et a donné lieu à des décisions et des réglementations dont nous subissons les effets jusqu'à nos jours. Cet espace temporel est nettement plus long que les autres écarts de temps induits par les deux autres événements majeurs. Ce que je questionne dans cette réflexion, c'est justement la pérennité de telles « lois (canons) » quand elles n'impliquent aucune dimension dogmatique. Autrement dit, pourquoi devons-nous, dans l'Église orthodoxe d'aujourd'hui, rester assujettis à des droits et des prérogatives dont les raisons d'être ont cessé d'exister ? N'est-il pas de notre devoir, et non seulement de notre droit, en tant que croyants membres à part entière du Corps du Christ, de refuser ces états de fait et de demander leur révision, sur la base d'une lecture renouvelée de la Tradition<sup>7</sup> ?

### **Une Église dans le monde ou une Église du monde**

Que l'Église vive et témoigne dans le monde et que sa présence s'inscrive dans l'histoire n'est que normal. Notre Sauveur nous a

même expressément demandé de témoigner dans le monde mais de savoir ne pas nous identifier à lui. Le défi majeur est donc de savoir être une Église dans le monde et de refuser d'être une Église du monde. Cette distinction n'est pas formelle, théorique ou abstraite, mais elle est ancrée dans la réalité de la vie et de la perception que les gens ont de « l'institution ecclésiale ». Peu importe ce que disent les gens d'Église d'eux-mêmes ou de l'institution ; ce qui compte véritablement c'est la réception des messages que transmettent les actions acceptées et défendues par l'Église comme émanant de son identité profonde. En effet, la diaconie de l'Église et son témoignage (en paroles mais surtout en actes), quand ils sont conformes à la volonté du Seigneur, sont les deux piliers de son existence dans le monde. Ces deux piliers de la diaconie et du témoignage sont le *discours* de l'Église – et le monde a besoin de ce type de discours – qui traduit l'Incarnation pour accepter la Bonne Nouvelle.

Or l'histoire de l'Église, tout en nous donnant des exemples inestimables de témoignage, de service et de présence, est aussi pleine de faiblesses indéfendables que nous ne pouvons que regretter et desquelles nous avons rarement fait amende honorable dans le monde orthodoxe<sup>8</sup>. Bien au contraire, surtout de nos jours, nous nous réfugions dans une argumentation théorique et désuète pour défendre : soit des cas de droit hérités d'un monde qui a disparu, soit des absences inexplicables concernant les problématiques existentielles et réelles de notre monde, soit des structures appelées à changer et à évoluer pour un meilleur service et un témoignage plus éclatant. Preuve en est, les documents décidés lors des réunions qui ont eu lieu au synode de Crète en 2016<sup>9</sup> ; des documents qui interpellent très peu le monde d'aujourd'hui et qui sont la preuve d'un monde orthodoxe divisé, incapable de dépasser des sensibilités internes (héritées souvent d'une autre ère), alors qu'il est appelé à se mettre à l'écoute de ce que « Dieu dit aux Églises ».

Le monde d'aujourd'hui nous questionne. Il est la réalité au service de laquelle nous avons le devoir de mettre notre diaconie.

Il est appelé à être le récepteur de notre témoignage vivant, et ceci ne peut se faire qu'en dialoguant avec ce monde et en entrant en communication avec lui. Ce n'est pas en lançant des anathèmes et en refusant *a priori* cette réalité que nous servirons la cause de l'Église. Le monde d'aujourd'hui n'a que faire de questions de primauté, d'autocéphalie, d'autonomie, de juridiction ou de calendrier. En nous occupant de tels sujets, nous faisons justement preuve que nous sommes une *Église du monde*, car nous fixons notre attention sur des questions internes de droit et d'organisation. De plus, de telles questions appartiennent toutes à une période de l'Histoire dont nous ne voulons pas sortir semble-t-il. Nous serons une *Église dans le monde* quand nous montrerons au monde comment et combien le Christ l'aime et ceci passe nécessairement par un effort de modestie et d'autocritique de notre part pour nous mettre à l'écoute de « l'autre ». Le propre de l'Église orthodoxe est de savoir sauvegarder la liberté de pensée<sup>10</sup> qui peut éclore en son sein et dans le monde, cette « liberté des enfants de Dieu » (Rm 8,21) qui seule peut renforcer un potentiel de présence actualisée de l'Église. Sans cette liberté de penser, d'agir et de s'exprimer, l'Église perdra le sel qui en a fait la saveur de tout temps.

### **Le défi majeur**

Le défi majeur auquel fait face l'Église orthodoxe aujourd'hui est d'accepter de ne plus « vivre » seulement dans le passé, car sa mission est d'importer (pour ainsi dire) l'eschatologique dans le présent afin que resplendisse l'Homme nouveau. Déjà, quand jusqu'à présent nous faisons référence à des termes qui appartiennent à un jargon désuet (comme la Seconde Rome ou la Troisième Rome), ou quand nous utilisons dans nos Églises l'aigle bicéphale (symbole de l'Empire byzantin), ou quand nous nous référons à des articles du Droit Canon qui n'ont plus aucun lien avec la réalité existentielle de l'Église, nous marginalisons nos problématiques vis-à-vis des besoins du témoignage aujourd'hui. Que dire alors quand le langage utilisé lui-même, négligeant tout besoin de communication

efficace et constructif, ne se donne pas pour objectif d'amener ses interlocuteurs à un terrain d'entendement commun ?

Ce défi se répercute évidemment sur tous les aspects de la vie aussi bien s'agissant du « sens de la réalité » (car nous continuons à vivre comme si l'Empire byzantin existait toujours), que concernant la *praxis* de l'autorité (comme s'il y avait une autre autorité dans l'Église que celle de l'amour), ou encore l'Unité (comme s'il y avait une autre unité qui prévalait sur celle de l'amour en Christ). Les répercussions de ce défi sont réelles aussi bien sur le plan de la vie paroissiale que de la vie diocésaine et non seulement concernant les Églises locales mais aussi l'Église orthodoxe toute entière. C'est pourquoi les croyants sont devant un dilemme sérieux s'ils veulent témoigner de par le monde (et c'est leur devoir) de la réalité de la Résurrection, résultat « tangible » de l'Incarnation.

En effet, les croyants sont souvent acculés à défendre la divergence existante entre la Parole qui est la Bonne Nouvelle et leur vie dans le monde, aussi bien en tant qu'individus qu'en tant qu'institution(s), et ils adoptent pour cela une politique de fuite en avant qui accuse « le monde du péché » dans lequel nous vivons, d'être à la base de la tension entre ce que nous sommes et ce que nous devons être. Souvent nous avons recours au motif de l'image et de la ressemblance en disant que nous sommes créés (et donc l'Église aussi) à l'image de Dieu, mais que nous tendons par notre vie à atteindre la ressemblance. Or le monde nous questionne justement à propos de ce cheminement, en tant que personnes et en tant qu'Église. Où est la « repentance » de l'Église qui montre qu'elle est consciente de la réalité de l'image en nous, et se soumet en toute humilité aux nécessités de la ressemblance ? Et cette « repentance » est requise à deux niveaux : 1° Le premier est celui de l'engagement sociétal de l'Église, non pas par les œuvres de charité ou les institutions caritatives, mais en s'impliquant dans les causes justes qui servent les hommes et l'humanité (pauvreté, guerres, répression, valorisation à outrance du capital, etc.) ; 2° Le second est celui du discours théologique proprement dit, appelé à se transformer pour se mettre au niveau de la diaconie et du témoignage de l'Église.

Dans un livre intitulé *Essor ou déclin de l'Église*, Le cardinal Emmanuel Suhard écrivait en 1947 :

La plus grande faute des chrétiens du xx<sup>e</sup> siècle, celle que leurs descendants ne leur pardonneraient pas, serait de laisser le monde se faire et s'unifier sans eux, sans Dieu... L'Église est à ce tournant où elle peut tout perdre ou tout gagner, selon la spiritualité qu'elle proposera à l'humanité.<sup>11</sup>

### **La « fuite » en avant, par la « théologie »**

De fait, ce que nous appelons aujourd'hui « théologie » est-elle la théologie qui doit accompagner notre cheminement tout au long de notre « vie en Christ » ? Est-ce que la théologie qui a cours dans nos facultés de théologie, ou dans nos discours officiels, ou dans nos textes directeurs, en tant que pasteurs, aide les croyants et l'Église en général à révéler le Seigneur ?

Quand je pense au développement prétendument théologique fait pour défendre la primauté du patriarche de Constantinople en le considérant comme « premier sans égaux » (*primus sine paribus*)<sup>12</sup>, au lieu d'être « premier parmi les égaux » (*primus inter pares*) comme le veut la Tradition, je questionne la relation qu'il y a entre ce discours et les paroles du Christ à propos de la diaconie du « premier ». Quand je lis des textes adressés aux chrétiens d'autres Églises ou ne voyant de salut que dans l'appartenance restrictive à l'Église orthodoxe, je me demande si leurs auteurs ont lu le discours de saint Paul à propos de l'amour des autres<sup>13</sup>. Quand je lis des textes qui se prétendent pastoraux adressés aux familles, aux jeunes et au monde, je me demande aussi à quoi sert ce langage théologique, langue de bois, qui ne peut servir à aucune communication qui établirait un dialogue de vie.

Notre langage théologique est devenu presque « narcissique » car il ne s'adresse qu'à nous et nous nous sentons réconfortés car nous répétons à volonté les « formules magiques », ayant soin d'écarter tout sujet auquel ce jargon ne s'adresse pas explicitement. Or communiquer notre foi est un devoir. Et si la foi est immuable, son

mode de transmission doit se soumettre aux exigences culturelles et sociétales de notre environnement humain. De grands penseurs orthodoxes du siècle précédent n'ont pas craint d'ouvrir toutes grandes les portes d'une réflexion en profondeur sur les sujets brûlants de la post modernité. Mais leurs œuvres n'ont connu que peu de résonance dans le monde orthodoxe alors qu'ils ont fortement influencé la pensée chrétienne actuelle. À titre d'exemple, Daniel Lossky dans une conférence intitulée « Considérations sur l'orthodoxie occidentale – Quelques aspects de la pensée de Léon Zander à la fin des années cinquante »<sup>14</sup>, affirme :

Une Église trop installée dans la société deviendrait par conséquent inutile au monde, car incapable de montrer le chemin du salut de Dieu. Cette nouvelle ère impose donc de changer les mentalités à l'égard de l'installation de l'Église dans la société. La précarité sociale des institutions ecclésiales peut leur conférer une liberté et une authenticité qui les rendent mieux à même d'accomplir leur mission<sup>15</sup>. Dans un contexte où sa présence est socialement précaire, l'Église doit être envisagée comme une semence appelée à se disperser dans le monde pour y croître et y porter du fruit.<sup>16</sup>

Ayant vécu en France et ayant connu personnellement nombre de personnes citées par Daniel Lossky dans sa conférence, ayant même été introduit à la pensée orthodoxe par des personnalités comme Mgr Georges (du Mont Liban), ou feu le patriarche Ignace IV d'Antioche, tous deux formés à l'Institut Saint-Serge, je peux témoigner de cet enrichissement dont Zander dit : « La vie en Église impose de penser et de compter le temps en siècles. »<sup>17</sup>

Est-ce que le problème du témoignage est sur l'agenda des responsables ecclésiastiques dans nos Églises ? Si cela avait été le cas, aurions-nous écrit ce qui a été publié à propos de l'autocéphalie de l'Ukraine ? Il importe peu ici de soutenir telle position ou son opposée. Mais le langage utilisé dans ces déclarations est dénué de souci d'unité en Christ, d'amour et de compassion. C'est une jurisprudence, édulcorée de théologie, qui décide sur les bases de données historiques sans s'inquiéter de penser comme le Christ



l'aurait fait (1 Cor 16,2). Est-ce que l'Église du Christ peut être régie uniquement par des décisions administratives prises par des conseils d'évêques ?

### **Le temps des décisions**

Pourquoi est-ce que l'Église est à la croisée des chemins ? Parce que toutes les données dans nos environnements physique et humain ont changé. Toutes les composantes de la civilisation dans laquelle nous baignons interpellent profondément nos *establishments* aussi bien philosophiques qu'existentiels. Tous nos a priori sont remis en cause non seulement par les avancées de la technologie et leurs retombées mais aussi par la façon dont elles sont abordées par une pensée qui ne craint pas de remettre en question nos tabous et nos jugements de valeur. Et comme le rappelle si bien Daniel Lossky :

La Tradition orthodoxe se veut porteuse de la révélation de Jésus-Christ au monde : elle s'adresse donc à tout être humain venant en ce monde (cf. Jn 1,9). Partant de là, il y a lieu de distinguer entre le cœur immuable de la Bonne Nouvelle, telle que transmise par l'Église orthodoxe, et les différentes manières de la vivre et de la traduire. Cette diversité tient aux spécificités contextuelles de la vie des croyants ou des destinataires de la prédication évangélique (spécificités historiques, géographiques, culturelles, linguistiques, ethniques, etc.). Les Apôtres, qui œuvraient dans une société plurielle, étaient déjà parfaitement conscients de cette distinction entre le mystère de la foi lui-même et les différentes manières de l'inculturer.<sup>18</sup>

Les responsables au sein de l'Église peuvent décider de méconnaître, négliger, et parfois hélas mettre en dérision le sérieux de tels questionnements. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne peuvent, dans ce cas, dire qu'ils le font au nom de l'Église. Je ne vois pas comment nous pouvons oublier le courage de saint Paul quand il a voulu s'adresser aux Athéniens. Si certains penseurs orthodoxes, depuis le IV<sup>e</sup> siècle ont opté pour l'intolérance et l'intégrisme, cela ne leur donne pas pour autant raison. Il est temps de déclarer fermement

qu'un nouveau discours ancré dans la Tradition chrétienne d'amour, de service et de témoignage, est devenu urgent et indispensable. Un tel discours n'est pas l'apanage des milieux ecclésiastiques dans notre Tradition orientale. Nous portons tous des charismes et parmi ceux-là sont celui d'enseigner et celui de prophétiser.

Ceci est un appel (un cri peut-être) afin que toutes les personnes de bonne volonté redécouvrent leurs rôles de christophores et clament ouvertement leur volonté de participer à un effort de renouveau pour une présence de l'Église dans le monde au service de la Parole. Nous devons pouvoir soumettre à un débat responsable et ouvert les problématiques de notre temps et les envisager sereinement sur la base de nos enseignements fondamentaux sous l'éclairage de la Sainte Tradition. Notre discours n'est pas censé être répétitif mais novateur car c'est en refusant d'être tièdes que nous participerons à l'œuvre de Celui qui a rendu « toute chose nouvelle » (Ap 21,5).

## Notes

1. Je n'entrerai pas ici dans les détails des relations entre l'Église de Rome et les autres Églises de la Pentarchie des premiers siècles, car cela n'influe en rien, ou très peu, la problématique de cet article.
2. La chute de Constantinople en 1453 marque la fin de l'Empire byzantin. Le Patriarcat de Constantinople avait commencé à perdre son influence sur les autres Églises d'Orient progressivement, avant la chute de la ville.
3. Lire à ce propos : Sylvain Destephen (dir.), *L'évêque de cour. Figure politique, figure polémique*, éd. Hermann, Paris, 2017.
4. Voir à ce propos l'article de Pedro Badenas de la Pena, *Chrétientés balkaniques après Byzance*, Travaux et Jours, n° 91, p. 13-27.
5. Voir à ce propos les articles de la Table ronde « Les frontières et les limites du Patriarcat de Constantinople » dirigée par Marie-Hélène Blanchet et Dan Ioan Muresan, Congrès international d'études byzantines, Belgrade, 2016.
6. Dans son livre *L'Église orthodoxe hier et aujourd'hui*, éd. du Seuil, Paris, 1995, le père Jean Meyendorff propose une lecture détaillée et enrichissante de l'histoire de l'Église orthodoxe.
7. P. KALAITZIDIS, *Orthodoxie et modernité : une relation en suspens ?* Travaux et Jours, n° 91, p. 27-47.

8. De grands théologiens orthodoxes se sont penchés sur ce sujet dès le début du siècle précédent. Les écrits des pères Georges Florovsky et Nicolas Afanassieff en sont des exemples importants. On peut se référer à ce propos à l'article de Christofor Panaitescu intitulé : « Le "monophysisme ecclésial", le "provincialisme ecclésial" et l'ecclésiologie eucharistique », paru dans *Istina* 58, 2013, p. 361-390.

9. Lire à ce propos la conférence inaugurale de l'IOTA, par Son Éminence le métropolite Kallistos Ware à Iasi en Roumanie du 9 au 12 janvier 2019. <https://www.youtube.com/watch?v=WexUpqstG9Q>.

10. Cette notion de « liberté des enfants de Dieu » est intimement liée au fait que l'humain est créé à « l'Image de Dieu » et beaucoup de Pères de l'Église insistent sur l'aspect dominant de cette relation dans le développement de la vie en Christ des croyants.

11. E. SUHARD, *Essor ou déclin de l'Église : Lettre pastorale, Carême de l'an de grâce 1947*, Les éditions du vitrail, Paris, 1947.

12. Lire à ce propos l'article de Mgr Elpidophore sur le site du Patriarcat de Constantinople :

cf. [https://www.patriarchate.org/theological-and-other-studies/-/asset\\_publisher/GovONi6kIiut/content/primus-sine-paribus-hapantesis-eis-to-peri-proteiou-keimenon-tou-patriarcheiou-moschas-tou-sebasmiotatou-metropolitou-prouses-k-elpidophorou?\\_101\\_INSTANCE\\_GovONi6kIiut\\_languageId=en\\_US](https://www.patriarchate.org/theological-and-other-studies/-/asset_publisher/GovONi6kIiut/content/primus-sine-paribus-hapantesis-eis-to-peri-proteiou-keimenon-tou-patriarcheiou-moschas-tou-sebasmiotatou-metropolitou-prouses-k-elpidophorou?_101_INSTANCE_GovONi6kIiut_languageId=en_US)

13. Hélas une certaine littérature anti-œcuménique fleurit dans certains milieux orthodoxes et elle est tellement étrangère au dialogue constructif qu'ont eu par exemple les pères Afanassieff et Dumont en 1949. Voir l'article de Christofor Panaitescu (*op. cit.*).

14. Conférence au colloque de rentrée intitulé « Chrétiens de tradition orientale et citoyens d'Occident », organisé par l'Institut orthodoxe Saint-Jean-le-Théologien, à Bruxelles, le 14 octobre 2017.

15. « Le danger réel pour l'Église ne consiste nullement en ce que l'État persécute l'Église qui se trouverait convertie en un élément de sa machine gouvernementale, mais en ce que l'Église utilise toute une série de biens que l'État met à sa disposition, et qu'elle n'a ni la force ni le courage de refuser. Cela concerne tant le domaine économique que celui du droit social. Aussi longtemps que les évêques jouiront des privilèges de généraux d'armée, aussi longtemps que les nécessités de l'Église seront en grande partie couvertes par le budget de l'État, il y aura toujours pour l'Église le danger de ne remplir ses devoirs qu'officiellement, c'est-à-dire la substitution, au service chrétien, d'une ordonnance établie et fixée. » (L. Zander, cité par *L'orthodoxie grecque vue par un œcuméniste russe*, dans *Irénikon*, 30, 1957, p. 462).

16. D. Lossky, « Considérations sur l'«orthodoxie occidentale». Quelques aspects de la pensée de Léon Zander à la fin des années cinquante », *Le Messager orthodoxe*, n° 163, II-2017, p. 40-41.

17. Cité par D. Lossky, *op.cit.*, p. 42.

18. *Ibid.*, p. 29-30.

**Georges N. Nahas** est doyen honoraire de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Jean-Damascène de Balamand (Liban), ancien secrétaire général du Mouvement de la jeunesse orthodoxe (MJO) du patriarcat grec-orthodoxe d'Antioche et vice-président de l'Université de Balamand.